

Idées

C'est un regard hagard, plein d'effroi. Un regard de stupéfaction, aussi. De ceux qui ne réalisent pas encore ce qu'ils viennent de voir. Nous sommes à l'été 1945. Et Adélaïde Hautval vient de rejoindre la France après trois années passées en déportation. Elle a 39 ans. Son corps en affiche 20 de plus. Ce visage tranche avec celui photographié six ans plus tôt. La même personne, et pourtant tout un monde. En 1939, Adélaïde Hautval affiche une posture et un maintien confiants, quasi défiants. C'est une femme qui a choisi d'être médecin, et psychiatre. Fait rare pour les années 1930. Elle est idéaliste, entière. « *Un trait de caractère familial* », explique Hélène Hautval, la fille de son frère Emmanuel.

Adélaïde Hautval est la dernière d'une fratrie de sept. Elle naît le 1^{er} janvier 1906 à Hohwald, dans l'Alsace annexée par l'Allemagne. Son père, pasteur, est très attaché à la France. À 5 ans, celle qu'on surnomme « Haïdi » est écrasée par une charrette. S'ensuit une longue convalescence. « *Elle a été traumatisée par cet accident* », raconte Sabine Faivre, autrice d'*Adélaïde Hautval, une conscience face au mal* (L'Harmattan). Celui-ci semble avoir été un déclencheur – tout comme l'action de son père auprès des plus démunis – pour sa vocation de médecin.

Adélaïde Hautval se spécialise en psychiatrie et fonde, avec Emmanuel, un institut pour des enfants souffrant de déficience cognitive. Elle est recrutée comme interne à l'hôpital psychiatrique



de Vauclaire (Dordogne), et atterrit, fin 1941, à l'hôpital pour malades mentaux de Lannemezan (Hautes-Pyrénées). Trois mois plus tard, elle doit repartir en Alsace : sa mère est morte.

DÉTENTION POUR INJURE AU REICH

La psychiatre traverse alors la France, sans laissez-passer. En gare de Limoges (Haute-Vienne), elle ne retrouve pas sa valise et part à sa recherche, à Vierzon (Cher). Dans le bureau de la douane allemande le 29 mai 1942, elle entend deux soldats qui se mettent « *à maltraiter la France en parole* », comme elle le raconte dans son livre *Médecine et crimes contre l'humanité* (Éditions du félin). Son sang ne fait qu'un tour, elle leur répond. Interloqués, ils vérifient ses papiers. Devant l'absence de laissez-passer, ils l'emmènent à la Gestapo où elle reçoit une peine de cinq semaines de détention pour injure au Reich. Incarcérée à Bourges, elle s'insurge du traitement que reçoit une femme, juive. « *Je découvris qu'elle portait une étoile jaune cousue sur sa veste, se souvient-elle. Je m'en suis confectionné une en papier.* » On lui assène : « *Du moment que vous les défendez, vous partagerez leur sort.* » Tournant.

Le 15 juillet 1942, Adélaïde Hautval est internée à Pithiviers (Loiret). Elle s'occupe de l'infirmerie du camp qui accueille des Juifs avant leur déportation, découvre la scarlatine, la diphtérie, les poux, le manque de médicaments... et les convois. Des convois qui emportent des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, vers l'est. C'est désormais son tour. Parce qu'elle décide de ne pas revenir sur ses propos, Adélaïde monte, fin septembre, dans un wagon à bestiaux, pour rejoindre Beaune-la-Rolande puis Orléans (Loiret), Romainville (Seine-Saint-Denis) et Compiègne (Oise), où elle intègre, le 24 janvier 1943, un train de 230 femmes. « *Le mercredi soir, un arrêt prolongé (...)* Une plaine immense tout en neige. Du brouillard. →

Celle qui a dit non à Mengele

Pour marquer le 80^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, sortons de l'ombre six figures de la Résistance méconnues. Cette semaine, la médecin psychiatre Adélaïde Hautval, déportée à Auschwitz pour s'être opposée à la barbarie nazie.